



Mariana Berezovska, pres „Rybachka”: Diana Azzuz (video) & Nazanin Noori (live) © Stiftung Genshagen | René Arnold

frontières géographiques, mais également personnelles et corporelles. La question centrale était donc de savoir comment cette expérience s’enracine dans le corps et comment elle est transmise de génération en génération. Mariana Berezovska estime qu’il est important d’exprimer ces sentiments à voix haute afin de continuer à respirer : « *Il s’agit de survivre. Mais aussi de rester vivant, de retrouver ensemble la joie et la force.* ».

Après cette ouverture artistique sur les images de Diana Azzuz et la performance musicale de Nazanin Noori, la journaliste **Tamina Kutscher** a lancé la discussion. Dans ce cadre, le secrétaire général de la Fondation culturelle des Länder **Markus Hilgert**, la conservatrice ukrainienne **Maria Isserlis**, l’artiste plasticien **Emeric Lhuisset** ainsi qu’**Aleksandra Brodowska** de l’Institut national polonais du patrimoine culturel ont pu apporter leurs perspectives croisées sur le sujet de la soirée.

La force des images

Les intervenantes et intervenants ont tout d’abord été invités par la modératrice à présenter chacun un objet ou une photo. Aleksandra Brodowska a montré une petite poupée, une « motanka », ficelée à partir de différents tissus

par une artiste ukrainienne. Ces poupées se transmettent d’une génération à l’autre et sont désormais utilisées comme souvenir des soldats partis à la guerre : en gardant la poupée sur soi, on garde symboliquement l’espoir de revoir ses proches sains et saufs.

Markus Hilgert avait choisi une photo illustrant la devise du Musée national afghan à Kaboul : « A nation stays alive when its culture stays alive ». La guerre est étroitement liée à la question de la survie – et c’est là que, pour lui, l’art joue un rôle en temps de guerre : il ne donne pas seulement des outils pour assimiler la violence de la guerre, mais aide également à construire l’après-guerre. Les nations ne peuvent pas survivre en tant que communauté sans culture, sans récits auxquels les gens s’identifient.

Maria Isserlis avait elle aussi apporté une photo issue de l’exposition « **Kaleidoskop of (Hi)stories. Ukrainian Art 1912-2023** »¹, dont elle a été la commissaire avec Tatiana Kochubinska, qui présentait notamment des œuvres contemporaines créées pour l’occasion. Ces œuvres mettent en lumière la destruction de la culture, mais également les tentatives de la

¹ 06/05-10/09/2023 Albertinum, Collections nationales de Dresde ; 14/10/2023-28/01/2024 Museum de Fundatie, Zwolle, Pays-Bas.



«From far away, I hear the cossaks reply» © Emeric Lhuisset

maintenir en vie, en créant de nouvelles productions à l'aide des pièces détruites. Pour Maria Isserlis, il est crucial de montrer ces deux mouvements côte à côte : la destruction et la survie de la culture. Par ailleurs, lors de la réalisation de l'exposition, il était essentiel pour les deux curatrices de rassembler une grande diversité d'artistes ukrainiens et ainsi de démontrer qu'il n'existe pas qu'une perspective unique en Ukraine. Il s'agissait de donner une voix à certaines positions critiques qui ont toute leur place dans le discours ukrainien, même en temps de guerre.

Emeric Lhuisset a quant à lui présenté la dernière photo qu'il a réalisée en Ukraine en septembre 2023. Intitulée « From far away, I hear the cossaks reply », elle fait référence à une célèbre peinture datant du 19^e siècle de l'artiste Ilya Repin. Bien qu'il soit originaire d'Ukraine, Repin est considéré par la Russie comme un artiste russe. Son tableau « Les Cosaques zaporogues écrivant une lettre au sultan de Turquie » est comptée comme une œuvre emblématique de l'histoire de l'art russe. L'appropriation russe de l'histoire et de la culture ukrainiennes est à nouveau un enjeu central dans la guerre actuelle. De nombreux Européens participent, souvent sans le savoir, à la diffusion de cette construction coloniale russe. « *La culture est une*

arme sur un grand champ de bataille, nous ne devons pas l'oublier », a commenté Lhuisset. Mais en tant que cibles de cette propagande, notre rôle serait de savoir la déconstruire. Dans cette optique, il s'appuie sur l'art pour mettre en scène des images qui portent un autre message.

La protection des biens culturels matériels et immatériels

À l'issue de cette introduction, Tamina Kutscher a rappelé que l'UNESCO avait certes établi en 1954 à La Haye la « Convention pour la protection des biens culturels en cas de conflit armé », mais que celle-ci n'était guère respectée. Pour Markus Hilgert, le fait que nous nous soyons habitués à ce que la culture soit utilisée comme arme dans la destruction de sociétés est une réelle catastrophe. Ces méthodes qui datent de l'Antiquité, devraient être dépassées depuis longtemps, au plus tard depuis l'établissement du droit international humanitaire. En tant qu'organisation intergouvernementale, l'UNESCO n'a malheureusement pas de mandat opérationnel, ainsi pour protéger les biens culturels en danger, il faut trouver un consensus entre belligérants. Selon lui, il n'est pas improbable que la culture redevienne un objet de guerre en Europe centrale, il est donc impératif de prendre des mesures de précaution : planifier des procédures



Nazanin Noori lors de sa performance live au château de Genshagen. © Stiftung Genshagen | René Arnold

d'évacuation, identifier des lieux de stockage et préparer des dispositifs de protection pour des biens culturels immatériels transmis par les citoyens. Il ne s'agit donc pas seulement de protéger des objets, mais aussi des personnes et des groupes de personnes.

Aleksandra Brodowska a présenté le plan préventif de protection des biens culturels qu'avait établi l'Institut national polonais du patrimoine culturel en cas de déclenchement d'un conflit armé. Immédiatement après l'invasion de l'Ukraine par la Russie, de nombreux échanges se sont mis en place entre les ministères, les institutions et les musées polonais et ukrainiens. Les deux pays ont intensément collaboré pour la protection de l'art et de la culture, d'abord dans les musées et les bibliothèques, puis dans les archives et les églises. Malgré ces préparatifs, un manque de matériel d'emballage s'est rapidement manifesté, personne n'ayant imaginé qu'il faille mettre en caisse des millions de livres en l'espace de quelques semaines. De nombreux autres problèmes pratiques sont apparus pour lesquels les institutions polonaises n'ont pas toujours pu apporter leur aide, par exemple lorsque les employés masculins des institutions culturelles ukrainiennes ont été appelés par l'armée.

Depuis février 2022, environ 16 millions de personnes résidant précédemment en Ukraine ont traversé la frontière avec la Pologne et environ 2,5 millions d'entre elles sont restées en Pologne à long terme. La question de la protection de leur patrimoine culturel immatériel s'est rapidement posée. De nombreuses pratiques et traditions culturelles immatérielles ukrainiennes comme la peinture des œufs de Pâques ont toutefois pu être identifiées rapidement, car elles existent également en Pologne. Les églises polonaises ont par ailleurs invité les populations à perpétuer leurs rituels ukrainiens.

Pour expliquer la forte implication de la société polonaise dans le soutien à l'Ukraine et aux Ukrainiens, Aleksandra Brodowska a fait référence à de nombreuses études analysant la transmission de traumatismes de guerre sur plusieurs générations. Après le déclenchement de l'invasion russe de l'Ukraine en 2022, il s'est passé quelque chose au sein de la société polonaise : des jeunes Polonais, qui n'avaient jamais connu la guerre, ont ressenti le besoin d'apporter une aide aux Ukrainiens pour qu'ils ne restent pas seuls et ne connaissent pas le sort de la Pologne, abandonnée par le monde en septembre 1939. Il s'agissait davantage d'une volonté d'aider venant des citoyens polonais eux-mêmes et moins d'une volonté politique du gouvernement polonais.



De g. à dr. : Tamina Kutscher, Maria Isserlis, Aleksandra Brodowska, Emeric Lhuisset et Markus Hilgert. © Stiftung Genshagen | René Arnold

Maria Isserlis a expliqué que le personnel de nombreuses institutions culturelles au cœur des régions occupées en Ukraine n'a pas fui, décidé à sauver les biens culturels, même en l'absence de salaires pendant des mois. Par manque de structures, le soutien à ces personnes s'est initié par le biais d'initiatives et de contacts privés, un soutien essentiel car « *sans les acteurs culturels, nous ne pouvons pas sauver la culture* ». Se référant à l'exposition dont elle a été la commissaire, Maria Isserlis a indiqué que le premier élan avait été de sauver l'art et les artistes. Or, la plupart des musées ukrainiens n'étaient pas prêts à transférer des œuvres à l'étranger pour une durée indéterminée afin de les protéger de la destruction – par peur de ne pas pouvoir les récupérer, comme l'ont montré les expériences des guerres précédentes. Certains musées ont toutefois accepté de transférer des œuvres dans le cadre de prêts précis pour la réalisation d'une exposition concrète. Ces accords ont permis le sauvetage de nombreuses œuvres. En parallèle, de nouvelles productions ont été commandées afin de permettre aux artistes de continuer à travailler. Dans ce cadre, des autorisations de sortie du territoire ukrainien ont également été délivrées à des artistes masculins qui n'auraient autrement pas pu quitter le pays. Ainsi, cette exposition n'était pas seulement une présentation de différentes perspectives sur l'art ukrainien, mais a également permis de sauver certaines œuvres et d'apporter un soutien concret aux artistes ukrainiens.

Le rôle réconciliateur de l'art

Emeric Lhuisset se rend en tant qu'artiste étranger fréquemment dans des zones de guerre. Cette perspective extérieure lui confère une distance nécessaire pour tenter d'apporter un regard le plus objectif possible. Toutefois il s'attache à comprendre et à intégrer la perspective des personnes qu'il côtoie sur place. Prenant l'exemple de l'instrumentalisation du « sauvetage » par la Russie et le régime syrien de la ville antique de Palmyre (alors que c'est eux qui l'avaient laissée sans protection), puis de son abandon aux mains de Daesh, Emeric Lhuisset a mis en avant l'usage politique qui peut être fait du sauvetage du patrimoine. Par ailleurs, il a souligné que l'art est pour lui toujours un acte politique. « *Même l'art non politique devient incroyablement politique en temps de guerre* » a ajouté Maria Isserlis ; même si l'on essaie de s'y soustraire, il est très difficile de se retirer, ne serait-ce qu'en raison de son origine, on se trouve très rapidement accaparé, qu'on le veuille ou non.

Les intervenantes et intervenants ont également échangé leurs points de vue sur la tendance dans le monde occidental à pousser les artistes ukrainiens à vouloir se réconcilier avec les artistes russes. Pour Maria Isserlis, un échange entre artistes ukrainiens et artistes russes n'est pas possible actuellement dans l'espace public, sur scène ou dans le cadre d'expositions. Tant que la guerre est en cours, la situation est bien

plus dangereuse pour les artistes ukrainiens que pour les artistes russes : toute tentative de dialogue échoue, car cette collaboration est pour les Russes un moyen de se blanchir, tandis que les Ukrainiens sont très critiqués pour ces échanges par leur propre communauté. Ces collaborations publiques participent à la destruction de la société culturelle ukrainienne. Le dialogue a lieu, mais uniquement dans la sphère privée. Pour Emeric Lhuisset, il ne semble pas judicieux d'exiger de personnes originaires d'Etats qui sont attaqués, qu'elles s'associent à des personnes originaires d'Etats qui les ont attaqués, d'autant plus que les positions des artistes russes ne sont pas toujours évidentes. Certains d'entre eux se mettraient en scène comme des victimes du régime, alors qu'ils profiteraient en partie de la guerre. Rétrospectivement, il est difficile d'imaginer qu'en 1943, on aurait demandé à des artistes français d'exposer avec des artistes allemands en signe de réconciliation. Pour lui, il est important de souligner que l'art peut tout aussi bien promouvoir la paix qu'être un vecteur de guerre. Son instrumentalisation en Russie, par exemple, est clairement un outil de guerre. L'art peut donc agir dans les deux sens.

Markus Hilgert a lui aussi approuvé : le temps du conflit n'est pas celui de la réconciliation. Mais l'art et la culture, qui œuvrent au-delà des barrières linguistiques, constituent une réelle chance. Dans la diplomatie, les relations culturelles sont les derniers liens à être rompus. Lorsqu'après les hostilités, on tente de se







rapprocher, le langage s'avère être souvent difficile ; l'art et la culture peuvent alors ouvrir des voies alternatives de communication. Pour Aleksandra Brodowska, le plus important est de protéger la culture qui demeure encore, afin que la mosaïque de la culture matérielle et immatérielle de l'Ukraine puisse être maintenue et que l'on parvienne, plus tard, à retrouver le chemin de l'échange culturel – et à laisser derrière soi les tentatives de domination d'une culture sur l'autre.

Dans son commentaire final, Angelika Richter, directrice de l'Ecole supérieure d'art **weißensee kunsthochschule berlin**, a rappelé que la grande force de l'art est sa capacité à raconter la guerre, les traumatismes, la répression et la violence, à être à la fois un mémorial mais également capable d'inventer l'imaginaire d'un monde plus juste. Le bien le plus important pour l'art et de la culture est la liberté. Les défis posés par les nombreuses crises actuelles ne doivent pas conduire à une nouvelle aggravation des conflits et à l'apparition de fractures irréversibles dans l'art, la culture et leurs institutions, comme l'a récemment fait craindre la division du monde de la culture en réaction à la guerre au Proche-Orient. L'évolution la plus dangereuse qui se dessine est le refus du débat : « *En temps de guerre, une collaboration solidaire des artistes et des intellectuels est indispensable pour le développement des pouvoirs d'action progressistes de l'art et de la culture* », a déclaré Angelika Richter.

Une publication de la Fondation Genshagen, décembre 2023

Contact :

Noémie Kaufman
+49 3378 8059 35
kaufman@stiftung-genshagen.de

 www.stiftung-genshagen.de
 @SGenshagen
 @StiftungGenshagen
 @stiftunggenshagen
 @stiftunggenshagen@bsky.social
 youtube

Avec l'aimable soutien de :



Nos fondateurs :

